

Ailleurs

Clo Morin

Number 56, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, C. (2000). Ailleurs. *Brèves littéraires*, (56), 52–56.

CLO MORIN

Ailleurs

Cet automne-là fut particulièrement doux. J'avais quinze ans et ce garçon m'attirait. Un jour d'octobre, une balle de tennis frappa le mur de ma chambre à l'étage, une impertinence. Je l'aperçus d'en haut, il surveillait ma fenêtre. Un sourire d'ange damné. Des yeux bleu vert à faire mentir la mer. Des cheveux noirs comme l'ombre. Son sourire en plus, à m'entortiller le cœur. Il fit un geste vague comme « excuse-moi » ou « comment attirer ton attention autrement ? » Je le reconnus : c'était lui, le fugueur.

Un copain m'avait parlé de lui, de sa hantise de se trouver ailleurs. Son père, un violent sans justice, frappait autour de lui pour désamorcer son impuissance, sans succès. Sa mère, sa sœur n'y échappaient pas, lui non plus. Dans sa carrure de jeune homme, il y avait désormais beaucoup trop de force pour l'affronter. C'est après avoir laissé son père presque étranglé sur le plancher de la cuisine, qu'il avait fait sa première fugue. L'alcool gommant les souvenirs paternels, sa mère l'avait alors protégé d'un aveu qui lui aurait valu la réclusion.

Aussi, chaque fois que l'émotion du malheur remontait, insupportable, il fuyait vers l'oubli. Il se réfugiait souvent chez mon copain, y déversait sa

hargne. Il retournait auprès de ses malheureuses abandonnées, dès qu'il savait que leur diable de batteur avait franchi la porte pour se soumettre à une machine sur une ligne de montage.

De ma fenêtre, je l'avais donc tout de suite reconnu. Aucune tempête ne troublait l'eau de ses yeux. Il quêtait ma présence, en silence, il m'invitait à le rejoindre dans la rue. Je prétextai une course urgente pour m'échapper du giron maternel. Il m'attendait, assis dans l'escalier, un genou plus haut que l'autre, en jouant avec sa balle.

Je savais déjà que je transgresserais les balises de sécurité imposées à l'enfance. Il m'ensorcelait le cœur. Cachée sous un mensonge, notre première rencontre nous poussait dans le sentier de l'ailleurs. Il prit ma main, et m'entraîna en courant vers une ruelle aux fenêtres aveugles. Son sourire me désarmait. J'avais hâte qu'il s'arrête, tout en sachant que je courrais avec lui jusqu'au bout de cette folie.

À bout de souffle, je lui expliquai que je devais revenir avec quelques achats pour ne pas éveiller de soupçon. Il parlait peu. Je lui dis que je le connaissais de réputation. Il parut blessé, puis me raconta sa détresse. Tout en marchant, il prit ma main et je sentais les tourments qui le déchiraient par les pressions et les tensions qui passaient entre ses doigts. Il était de ceux qui tiennent d'avance le poing fermé, prêt à frapper pour se défendre. Ma main dans la sienne apportait un baume à sa douleur, une entrave à sa violence. Il

se rendit compte de ce courant qui passait entre nous et, de son pouce, il caressa le bout de mes doigts.

Je comprenais son désarroi. Ma misère était autre et semblable : une douleur venue du père. Le mien nous avait quittées déjà depuis quelques années, non sans larmes et fracas. Après son départ, une distance de plus en plus infranchissable s'était installée entre lui et nous.

Une brise me fit frissonner. Il me prit par l'épaule et me serra contre lui. Je sentais sur ma joue le rugueux de son manteau de laine. L'hiver s'annonçait déjà. En traversant le parc, je me mis à courir à mon tour, en virevoltant dans les feuilles. Mon geste le surprit, j'avais l'avantage cette fois. J'allai me réfugier au dos d'un gros érable. La brusquerie de la course le jeta sur moi, manteau ouvert, les mains appuyées sur le tronc protecteur, bras tendus. J'étais enveloppée de son odeur sauvage. Quelque chose en moi s'éveillait, que je ne connaissais pas. Une chaleur venue du ventre m'envahissait. Il s'approcha si près que je sentais son souffle dans ma bouche. Il restait là, sans bouger. En moi, montait un désir nouveau, inconnu, irrépressible. Je buvais son haleine de jeune fauve et n'étais point repue. Je frôlai sa bouche de mes lèvres d'enfant qui se découvre femme... et je m'échappai pour cacher le doux malaise qui m'enthousiasmait.

Déjà le soir tombait. Nous devions nous hâter. L'aller et le retour à ma porte furent précipités. Nous

cherchions à nous gagner du temps ensemble dans la chaleur du vestibule. Bien cachés dans l'angle de l'escalier, nous pourrions nous mesurer à l'aise, sans témoin.

Dans ma tête avide se bouscuaient les scénarios de notre jeune bonheur. J'aurais voulu que le temps s'arrête, que nous seuls puissions le compter à notre guise. Le lieu, la cachette rendaient nos gestes maladroits. Il entrouvrit mon manteau et glissa ses mains jusqu'à les joindre dans mon dos. Je posai ma joue sur son cœur emballé. Il soufflait doucement sur mes mèches rebelles.

Lentement, tendrement, il m'écarta de lui. Je me noyais dans l'eau de ses yeux. Nous vivions à fleur de peau. Il butinait mon visage. J'effleurais ses paupières, ses joues de mes lèvres mouillées. Je l'approvoisais.

Soudain, il se fit pressant, bousculant ; sa nature impérieuse prenait le dessus. Il m'embrassa si fort qu'il me fit mal. Sa langue forçait mes lèvres et fouillait ma bouche. Sa fureur émotive le dépassait. Il me plaqua fermement contre le mur. Je sentais son corps embossé dans le mien. Je le repoussai. « Non, arrête, pas comme ça ! » Il resta sourd à ma supplication. Il agrippa mes cheveux pour mieux me maîtriser. Son genou écartait mes jambes tandis que sa main libre tirait mes vêtements. J'avais peur, ce n'était plus un jeu. Un « NON ! » péremptoire m'échappa. Je dus le mordre pour qu'il l'entende. La douleur le rendit à

l'évidence de son emportement. Il perdit contenance et s'enfuit. Je vis des larmes rouler dans la mer. Dans mon désarroi, je l'entendis crier « Pardon ! » Il n'était déjà plus là.

Le bonheur le renversait autant que le malheur. Il n'est jamais revenu jouer à la balle sur le mur de ma chambre. On m'a dit qu'il avait déménagé, ailleurs, avec sa mère et sa sœur.

Il a marqué mon cœur du sceau de sa violence. Il m'a volé l'amour. Le temps a repris son cours, me laissant suspendue entre rêve et réalité. Malgré moi, je l'attends... Comment le fuir à mon tour ?